



Moïse, sculpture provenant du portail de la collégiale
Sainte-Madeleine à Besançon
© Besançon, Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie



France - Eglise d'Arcangues
© Régis Pennel

Parcours

linéaires et synthétiques

Parcours biblique	121
Parcours historique	127
Parcours philosophique	133
Parcours théologique	147



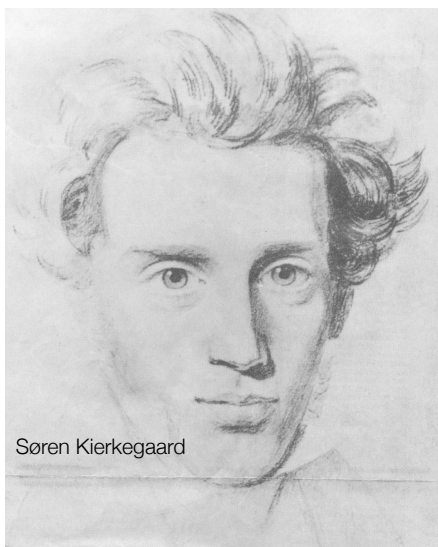
Martin Luther, gravure de Lucas Cranach, 1520.
© Photo de Paul T. McCain, juin 2006.
Eisenach, Allemagne



Place Saint-Pierre, Vatican
© Guy Rainotte



Dietrich Bonhoeffer



Søren Kierkegaard

Quatre parcours

À divers moments d'exploitation des approches thématiques, l'enseignant(e) sentira le besoin de situer dans un contexte plus large des données bibliques, historiques, philosophiques ou théologiques.

C'est pourquoi, il lui est suggéré de situer ces données dans des parcours synthétiques. Il ou elle aura, par priorité, recours dans les 1^{er} et 2^{ème} degrés aux **parcours biblique et historique** (*lecture protestante de l'histoire du christianisme*) et dans le courant du 2^{ème} degré¹ et au 3^{ème} degré aux **parcours philosophique et théologique**. Ces deux derniers abordent des données probablement trop complexes pour le cycle inférieur.

Ces parcours permettront à l'élève de garder une vision chronologique des pensées biblique, philosophique et théologique et de conserver le *sens de l'histoire*.

1^{er} degré

2^{ème} degré

3^{ème} degré

Parcours biblique

Parcours historique

Lecture protestante de l'histoire du christianisme

Parcours philosophique

Panorama sélectif de l'histoire de la philosophie occidentale

Parcours théologique

Panorama sélectif de courants théologiques protestants et catholiques du XX^e s.

¹ Selon une programmation dictée par le niveau de maturité et des compétences acquises par les élèves, en particulier en matière de compétences transversales du type "démarches mentales" (voir page 49).

Parcours biblique

Le corpus biblique

I. La Bible : une bibliothèque

- a. La formation du canon / Histoire du texte / Rédacteurs / Datation
- b. La Bible hébraïque
- c. La Bible des LXX
- d. La Vulgate
- e. Les livres apocryphes et/ou deutérocanoniques
- f. La littérature intertestamentaire
- g. Les Bibles *protestantes* – *catholiques* – *œcuméniques*

II. La transmission du message

- a. **De la phase orale au manuscrit : l'histoire de l'écriture**
 - i. L'écriture idéographique
 - 1. Les pictogrammes : Sumériens (-3200) – Incas – Mayas
 - 2. Les idéogrammes : Chinois - Japonais
 - ii. L'écriture phonétique
 - 1. L'écriture syllabique (-3000)
 - ✓ Les hiéroglyphes : Egyptiens – Hittites primitifs
 - ✓ Le cunéiforme : Sumériens – Akkadiens – Babyloniens - Sémites
 - 2. L'écriture alphabétique (-1350) : Phénicien – Hébreu – Araméen - Grec
 - iii. Tableau de l'évolution de l'alphabet
- b. **Paroles de Dieu ou écrits humains ?**
Les notions de révélation, inspiration, « inerrance » ; parole écrite / parole incarnée.
- c. **La diffusion de la Bible**
Les versions françaises : littérales ou dynamiques ?
- d. **Approches du texte biblique**
 - i. Critique textuelle
 - ii. Critique historique (critique des sources, des formes, de la rédaction, approche sociologique)
 - iii. Critique littéraire (analyse structurale, rhétorique, narrative)
 - iv. Lecture matérialiste, psychanalytique, symbolique, synoptique.

L'Ancien Testament

Langues et manuscrits

- a. Les particularités de l'hébreu (et de l'araméen)
- b. Les versions anciennes (grecques, syriaques, coptes, ...)
- c. Le texte massorétique (vocalisation – uniformisation)
- d. Les manuscrits de la Mer morte (Qumrân)
- e. Les commentaires et transcriptions (Michna, Targum, Talmud)

Les grands moments de l'expérience religieuse de l'Ancien Israël

Pour chaque phase indiquer avec précision les données géographiques relatives

- ✓ au Proche-Orient et au monde méditerranéen ;
- ✓ au pays même de la Bible.

I. Rencontres de Dieu et des hommes à l'époque patriarcale et au temps de Moïse

- a. À l'**époque patriarcale** : Dieu fait alliance et bénit.
 - i. Données historiques et archéologiques. Semi-nomadisme. Les Hapiru. Mésopotamie. Syrie. Canaan.
 - ii. Signification et portée religieuses de l'expérience patriarcale. Les perspectives ouvertes par les *promesses*.
- b. À l'**époque de Moïse** : Dieu libère et conduit. Il offre des espaces de vie.
 - i. Données historiques et archéologiques. L'Égypte.
 - ii. Signification et portée religieuses.
 - 1. L'action libératrice de Dieu lors de l'Exode.
 - 2. L'expérience de la libération : fondement de la foi.
 - 3. Dieu conduit et oriente son peuple lors de l'Exode :
 - ✓ Dieu conduit lui-même le peuple sur le chemin de la libération.
 - ✓ Dieu choisit des conducteurs pour guider son peuple.
 - 4. Dieu promet un espace de vie : la *terre promise*.

II. Rencontres de Dieu et des hommes après l'Exode

Dieu continue d'offrir alliance et bénédiction, libérations, guides, orientations et espaces de vie...

- a. À l'**époque des « juges »** : Dieu libère et conduit. Il offre des espaces de vie.
 - i. Données historiques et archéologiques. Canaan. Les divers aspects de l'installation des tribus israélites en terre cananéenne.
 - ii. Signification et portée religieuse.
 - 1. L'expérience des grands libérateurs et conducteurs.
 - 2. L'espace de vie à l'époque de Josué et des « juges »

- b. À l'**époque royale**
 - i. Données historiques et archéologiques.
 1. En Israël. L'instauration de la royauté. David. Salomon. La déchirure en deux royaumes. La chute de Samarie et la colonisation assyrienne.
 2. Les peuples d'alentour : Les Araméens ; les Assyriens ; les Babyloniens ; les Egyptiens.
 - ii. Signification et portée religieuse.
 1. Le royaume et les royaumes. Le royaume sous Saül, David, Salomon. La déchirure.
 2. L'action divine libératrice sous le règne de David.
 3. Les prophètes, envoyés par Dieu pour rappeler et actualiser les éléments fondateurs, alliance et libération.
 4. L'expérience religieuse exprimée à travers la littérature sapientiale : Psaumes, Job, Proverbes, Qohéleth.
- c. Aux temps de l'Exil et du retour
 - i. Données historiques et archéologiques.
 1. Les Néo-Babyloniens.
 2. La destruction.
 3. L'exil et la dispersion.
 - ii. Signification et portée religieuse.
 1. Les prophètes, guides et porte-parole d'une libération promise.
 2. Nouvelles perspectives de bonheur et d'épanouissement en terre étrangère.

III. Dieu donne un sens à la création : Genèse, chapitres 1 à 11

- a. Données historiques, archéologiques et anthropologiques.
- b. Dieu créateur et libérateur à travers les récits des origines.

Le Nouveau Testament

I. Présentation générale du Nouveau Testament

- a. Rappel de la présentation générale de la Bible.
L'Ancien et le Nouveau Testaments : La notion d'alliance (*berith* – *diathèkè* – *testamentum*).
- b. Développement des éléments concernant le Nouveau Testament.
 - i. La formation du canon / Histoire du texte / Rédacteurs / Datation
 - ii. Le canon de Marcion
 - iii. Les livres apocryphes
 - iv. Le canon du texte reçu
 - v. Langues et manuscrits
 - vi. Les particularités du grec (koïnè)
 - vii. Les versions anciennes (syriaques, coptes, arabes, arméniennes, gothiques...)
 - viii. La période des *papyri* (I^{er} – IV^{ème} s.)
 - ix. Les *onciaux* – les grands *codex* (IV^{ème} – IX^{ème} s.)

- x. Les cursifs (IX^{ème} – XV^{ème} s.)
- xi. Les différents types de textes (byzantin, alexandrin, occidental, césaréen)
- c. Le cadre historique et géographique. L'hellénisme. L'Empire romain. La Palestine sous la domination romaine. La vie sociale.
- d. Le judaïsme en Palestine et en diaspora.
 - i. Les thèmes majeurs : Torah, eschatologie, messianisme.
 - ii. Les institutions cultuelles : temple, synagogue, fêtes religieuses, calendrier juif.
 - iii. Les groupes et mouvements d'idées : Pharisiens, Sadducéens, Zélotes, Samaritains, Esséniens, Qumrân.

II. Les événements fondateurs de la foi chrétienne

La mort et la résurrection de Jésus-Christ.

- a. comme thèmes majeurs de la prédication apostolique : discours des Actes et des Epîtres ;
- b. comme articles essentiels des confessions de foi : les credos et les hymnes ;
- c. comme motifs primordiaux des grandes narrations évangéliques.

III. Développement des principales actions et manifestations divines

- a. ... En la personne de Jésus-Christ
 - i. Dieu fait don de son alliance : présence de Dieu en Jésus et proximité du Royaume de Dieu.
 - ii. Dieu offre vie et bonheur.
 - iii. Dieu libère : miracles, actes et paroles de libération de Jésus.
 - iv. Dieu oriente : enseignements et paraboles de Jésus.
 - v. Dieu donne un espace de vie : réalités terrestres et réalités célestes...
- b. ... Dans les écrits du Nouveau Testament
 - i. Les écrits du Nouveau testament, reflets de la foi des premiers chrétiens (exemples : dans les Actes des Apôtres, dans les évangiles de Luc et de Matthieu, dans les lettres de Paul et dans l'Apocalypse).
 - ii. Le livre des Actes des Apôtres : principalement 1,1 à 9,36.
 - iii. La communauté de Jérusalem. Dissémination dans les diverses zones culturelles.
 - iv. L'œuvre de Paul. La vie de l'apôtre. Ses origines. Sa conversion. Son activité missionnaire. Ses épîtres. Présentation générale. Chronologie. Thèmes majeurs.
 - v. Les évangiles synoptiques. Présentation générale. Le genre littéraire *évangile*. Introduction au problème synoptique. Étude de quelques textes choisis selon les genres : sommaires, récits de miracles et d'enseignements (paraboles), récits de l'enfance.
 - vi. L'évangile johannique. Présentation générale. Particularités par rapport aux synoptiques. Études de quelques textes : entretiens, signes, discours.
 - vii. L'Apocalypse.

VIII. L'Église primitive

- a. Description du monde gréco-romain (politique, culture, religion...).
- b. Les Actes des Apôtres – Le christianisme primitif.
- c. Jérusalem – La Pentecôte – Le témoignage apostolique – Les persécutions.
- d. Les épîtres pauliniennes / Doctrine et structure de l'Église.
- e. Intégration du christianisme dans le monde gréco-romain.
- f. L'Apocalypse et le millénarisme.

Suggestions

Constituer avec les élèves une *boîte à outils* qui pourrait, en tout ou en partie, être réutilisée d'année en année. Elle pourrait être constituée des éléments suivants :

- ✓ des cartes et plans
- ✓ des lignes du temps
- ✓ des frises chronologiques thématiques
- ✓ du vocabulaire biblique
- ✓ des fiches techniques (relatives, par exemple, à la rédaction et la transmission de la Bible)
- ✓ ...

Nouveau Testament

Parcours historique

Lecture protestante de l'histoire du christianisme

L'Église dans l'Empire romain au temps du paganisme Des origines à Constantin le Grand

I. Les débuts du christianisme

- a. Jésus et le christianisme primitif.
- b. Le christianisme chez les Juifs et chez les païens. L'apôtre Paul.
- c. La révolte juive de **66-70**, la chute du temple de Jérusalem.
- d. Premier réseau de communautés.
- e. Le début des persécutions.
- f. La révolte juive menée par Bar Kochba (**132-135**).
- g. Judaïsme, christianisme et judéo-christianisme.
- h. Les Apologues.
- i. La crise intérieure du II^e s. Le gnosticisme. Marcion.
- j. Structuration d'une Église qui s'organise. Les hérésies gnostiques. Le Montanisme.

II. L'achèvement du christianisme « primitif »

- a. Persécution et tolérance au III^e s.
- b. Expansion du christianisme.
- c. Les premiers théologiens (Irénée, Hyppolite, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène).
- d. La lutte contre les tendances monarchiennes (adoptianisme, modalisme).
- e. Actes culturels, fêtes, lieux de culte et débuts du culte des saints.
- f. Mœurs et discipline des chrétiens (discipline ecclésiastique, vie sociale, ascèse).
- g. Constitution de la hiérarchie (communautés locales, structures synodales, épiscopatisme).
- h. Mouvements religieux en dehors de l'Église (néoplatonisme, manichéisme, religions orientales, dont le culte de Mithra).
- i. Le combat décisif entre le christianisme et l'Empire (Édit de Milan, **313**).

L'Église romaine d'empire. IV^e et V^e s.

I. L'établissement de l'Église impériale de Constantin à Théodose (IV^e s.)

- a. La politique religieuse des empereurs (Constantin I et II, Julien, ... vers une Église d'État).
- b. La querelle arienne. Les conciles de Nicée (**325**) et de Constantinople (**381**). Discussions dogmatiques.
- c. La lutte contre les églises schismatiques ou hérétiques (dont le donatisme et le priscillanisme).

- d. Modifications dans la constitution de l'Église (les autorités synodales, conciliaires, l'organisation du clergé).
- e. Le développement de la vie culturelle et de l'architecture chrétienne.
- f. Le monachisme.
- g. Le rôle politique et social de l'Église (développement des relations politiques, culturelles, sociales).
- h. Expansion du christianisme (après la Perse et l'Arménie, l'Abyssinie et les Visigoths).

II. Les destinées de l'Église impériale de Théodose à la fin du V^e s.

- a. La fin de l'Empire d'Occident. Les Églises germaniques ariennes.
- b. L'affermissement de la puissance ecclésiastique de Rome (le « pape » Léon le Grand).
- c. La vie religieuse en Occident (Jérôme, Ambroise, Rufin). Saint Augustin.
- d. La querelle pélagienne.
- e. Luttres ecclésiastiques (rivalités des patriarchats et des écoles d'Antioche et d'Alexandrie) et dogmatiques en Orient (querelles nestorienne, eutychienne et monophysite). Les conciles d'Éphèse (**431**) et de Chalcédoine (**451**).

Le christianisme au temps des Églises germaniques.
De 500 à 900.

I. Fondation des Églises nationales en Occident. Dernier éclat et décadence de l'Église d'Orient

- a. La conversion des Francs et l'affermissement du catholicisme occidental.
- b. L'Église d'Orient à l'époque de Justinien 1^{er}.
- c. La papauté sous Grégoire le Grand.
- d. L'Église en Occident (vie monastique et intellectuelle, piété et coutumes).
- e. Le christianisme dans les îles Britanniques.
- f. Déclin de Byzance. La querelle monothélite. « Naissance » de l'islam (**622**).

II. L'époque carolingienne

- a. L'Église franque à l'époque des Maires du Palais. Boniface.
- b. Alliance de la papauté avec les Francs. La querelle des Images.
- c. Charlemagne, protecteur de l'Église d'Occident (conquêtes, réorganisation de l'Église, renaissance carolingienne, luttres doctrinales, puissance de l'empire franc).
- d. Déclin de l'empire carolingien. Raffermissment momentané de la papauté.
- e. L'Église franque sous les successeurs de Charlemagne.
- f. Les missions chez les Slaves et la rupture entre Rome et Byzance.
- g. Décadence générale de la civilisation et de l'Église d'Occident.

Apogée de l'Église romaine. Du X^e au XIII^e s.

I. L'époque de la réforme clunisienne, de la querelle des investitures et de la première croisade

- a. L'Église sous les Ottons. Restauration de l'Empire.
- b. La réforme de Cluny et ses fruits.
- c. Le schisme entre l'Orient et l'Occident (**1054**).
- d. La lutte pour la liberté de l'Église au temps de Grégoire VII.
- e. La situation en Orient. La première croisade.
- f. Nouveaux développements de la vie ascétique (cisterciens, l'ordre de Prémontré, les ordres hospitaliers et militaires).
- g. Renaissance de la théologie. Première période de la scolastique (Anselme, la querelle des universaux, Abélard).
- h. La piété monastique (Bernard de Clairvaux, l'abbaye de Saint-Victor).
- i. Expansion du christianisme en Europe septentrionale et orientale.

II. L'hégémonie de la papauté

- a. La papauté toute-puissante. Alexandre III et Innocent III.
- b. Les successeurs d'Innocent III. Victoire sur les Hohenstaufen. Début de l'influence française.
- c. Position de la papauté au sein de l'Église.
- d. Les mouvements dissidents du XII^e s. (Cathares, Vaudois, Albigeois). L'Inquisition.
- e. Les Ordres mendiants (François d'Assise, les franciscains, les dominicains).
- f. La vie religieuse au XIII^e s.
- g. Les universités. Deuxième période de la scolastique (Thomas d'Aquin, Duns Scot).
- h. Position de l'Église dans la culture occidentale (art et littérature).
- i. Conquêtes et pertes de l'Église latine. L'invasion mongole.

Pré-Réforme et Renaissance

- a. Effondrement de la domination papale. Les papes d'Avignon.
- b. La vie de l'Église au temps de l'exil en Avignon (papauté contre franciscains, la scolastique : Guillaume d'Occam et Nicolas de Lyre, la mystique : Maître Eckhart et Jean van Ruysbroek, la piété populaire).
- c. Le grand schisme d'Occident (**1378-1415**).
Les tentatives de réforme jusqu'au concile de Pise (**1409**).
- d. John Wyclif et Jean Hus.
- e. Les conciles réformateurs de Constance et de Bâle. Victoire de la papauté sur le mouvement conciliaire.
- f. La papauté et les puissances politiques après les conciles réformateurs.
- g. L'Église au XV^e s.
- h. La Renaissance et l'Humanisme (la Renaissance italienne ; l'humanisme chrétien : Erasme, Reuchlin, Lefèvre d'Étaples ; la Renaissance artistique).

Réforme et Contre-Réforme. XVI^e et XVII^e s.

- a. La situation politique de l'Europe au début du XVI^e s.
- b. Les causes générales de la Réformation.

I. L'époque de la Réformation (1517-1555)

- a. Martin Luther, sa contestation (**1517**) et la Réforme luthérienne jusqu'à la diète de Worms (**1521**).
- b. Du séjour à la Wartburg à la crise de **1525**.
- c. Ulrich Zwingli. la Réforme à Zurich.
- d. La Réforme luthérienne de 1526 à 1532.
- e. De la trêve de Nuremberg à la Paix d'Augsbourg.
- f. Caractéristiques de la Réforme luthérienne (*sola fide*, les critères de la Réforme, le culte, la relation Église-État, l'instruction et la culture).
- g. Débuts de la Réforme en France.
- h. Débuts de la Réforme en Suisse romande. Guillaume Farel et Pierre Viret.
- i. Jean Calvin.
- j. Caractéristiques de la Réforme calviniste (théologie, piété, culte ; relations Église-État ; la culture calviniste).
- k. La répression sous François I^{er} et Henri II.
- l. Les îles Britanniques (Henri VIII, Edouard VI, Marie Tudor, Elisabeth, situation en Irlande et en Écosse).
- m. La Réforme aux Pays-Bas : La phase luthérienne (**1518-1529** ; premier placard : 1521 ; premiers martyrs : 1523 ; l'inquisition), la phase anabaptiste (**1529-1540** ; Jacques de Rore), la phase calviniste (après **1540** ; organisation de la résistance ; Pierre Bruly et Guy de Brès).
- n. La Réforme dans le reste de l'Europe : en Scandinavie, à l'Est, en Italie, en Espagne et dans le Piémont (Vaudois).
- o. Anabaptistes (Menno Simons), spiritualistes mystiques (Sébastien Franck), antitrinitaires.

II. L'époque de la Contre-Réformation (1555-1689)

- a. Le renouvellement de l'Église catholique.
 - i. Débuts de la restauration catholique (Espagne, Italie).
 - ii. La Compagnie de Jésus.
 - iii. Le Concile de Trente.
- b. La Contre-Réforme. Première période (1555-1598)
 - i. Les guerres de religion : France (Saint-Barthélemy, **1572**), Pays-Bas, Écosse, Angleterre).
 - ii. La Contre-Réforme en Allemagne, en Pologne et en Suède.
 - iii. Les luttes au sein du protestantisme allemand.
 - iv. Le catholicisme post-tridentin.
- c. La Contre-Réforme. Seconde période (1598-1689).
 - i. La guerre de Trente Ans et la Paix de Westphalie.
 - ii. Le luthéranisme allemand à l'époque de l'Orthodoxie.

- iii. Le protestantisme réformé aux Pays-Bas (les gueux et les républiques calvinistes ; la période de « l'Église sous la croix ») et en Suisse.
- iv. Le protestantisme français, de l'Édit de Nantes (**1598**) à sa révocation.
- v. L'Église romaine au XVII^e s.
- vi. Conflits au sein du catholicisme français (jansénisme et quiétisme).
- vii. La Grande-Bretagne de 1603 à 1689.
- d. Le christianisme dans les autres parties du monde.
 - i. Les Églises d'Orient.
 - ii. Les Missions.
 - iii. Les débuts des colonies de l'Amérique du Nord.

Le siècle des Lumières

- a. Caractéristiques du siècle des Lumières.
- b. Les philosophes.
- c. Le piétisme.
- d. Le protestantisme allemand pendant le siècle des Lumières.
- e. L'idéalisme allemand.
- f. L'Église en Angleterre. Le méthodisme (John Wesley, Georges Whitefield, le Réveil).
- g. Les Églises en Amérique du Nord.
- h. Les Églises réformées de France et de Suisse romande.
- i. Aux Pays-Bas, Joseph II promulgue le décret *sur la tolérance* (**1781**).
- j. L'Église romaine à l'époque des Lumières.
- k. Ébranlement de l'Église romaine.
- l. La France pendant la Révolution et l'Empire.

De la Restauration à la première guerre mondiale.

I. Aperçu général de l'époque

- a. L'économie et la politique (structures sociales, évolution politique).
- b. Le mouvement des idées (Hegel, Marx, Nietzsche).

II. L'Église catholique romaine

- a. La Restauration religieuse et les premiers succès politiques.
- b. Le pontificat de Pie IX. L'infailibilité. Le Kulturkampf.
- c. L'Église romaine de 1878 à 1914.

III. Les Églises protestantes

- a. Réveil et réorganisation des Églises allemandes.
- b. La théologie allemande de 1814 à 1914 (Schleiermacher, le Réveil, le rationalisme, la critique).
- c. La vie des Églises protestantes d'Allemagne.

- d. Le protestantisme dans le Royaume de Belgique : proclamation de la liberté de culte (arrêté du gouvernement provisoire du 16 octobre **1830**) ; reconnaissance des cultes protestant et anglican (loi organique du 4 mars **1870** ; organisation des Églises, associations de bienfaisance, missions protestantes, ...).
- e. Le Réveil en Suisse.
- f. Le protestantisme en France.
- g. La Grande-Bretagne et l'Écosse.
- h. Les Pays-Bas et les Pays scandinaves.
- i. Le protestantisme aux États-Unis.

IV. Les Églises orientales

- a. L'Église orthodoxe méditerranéenne.
- b. La Russie.

V. Expansion du christianisme

Les empires coloniaux et les missions.

De la première guerre mondiale à nos jours

- a. L'Église romaine.
- b. Crises et redressement des Églises évangéliques allemandes.
- c. Le protestantisme en Belgique : organisation du culte (fédérations et synodes, structures ecclésiales, rôles pastoraux), enseignement et catéchèse, actions sociales et œuvres missionnaires.
- d. Le protestantisme en France, en Suisse.
- e. Le protestantisme dans les pays anglo-saxons.
- f. Les autres pays d'Europe.
- g. Orientations nouvelles de la théologie.
- h. Les Églises orientales.
- i. L'œcuménisme.

Parcours philosophique

Panorama sélectif de l'histoire de la philosophie occidentale

Introduction à la philosophie

Définition

- ✓ Étymologie : du grec = *philosophia* = amour (*phileo*) de la sagesse (*sophia*). La philosophie, c'est l'amour et la recherche du savoir et non une possession du savoir.
- ✓ « Effort de réflexion rationnelle sur le sens global de l'existence humaine et du monde qui nous entoure ». Cette définition suggère trois aspects, trois domaines de la réflexion : l'anthropologie, la cosmologie, la métaphysique.

Démarche philosophique

Pour Emmanuel Kant (1724-1804) = trois questions :

- a. Que puis-je connaître ? (la connaissance et ses limites).
- b. Que dois-je faire ? (le problème moral / éthique).
- c. Que puis-je espérer ? (le problème de l'au-delà ; religion / athéisme).

Pour Karl Jaspers (1883-1969) = trois phases :

- a. L'étonnement : qui engendre l'interrogation, qui à son tour engendre la connaissance (Aristote).
- b. Le doute : « Ce que je connais, est-ce que je le connais vraiment ? » (Socrate et Descartes).
- c. Le bouleversement : l'homme mis en face de situations-limites qui lui montrent sa faiblesse, son impuissance et sa misérabilité.

La philosophie antique

Toute la période antique grecque de la philosophie s'oriente autour d'un même nom :

Socrate. Ainsi s'annonce le triple tableau suivant :

- ✓ Les Présocratiques (de l'école de Milet aux sophistes)
- ✓ Les Socratiques (Socrate – Platon – Aristote)
- ✓ Les Post-socratiques (Epicurisme – Stoïcisme).

La période antique en philosophie s'étend du VII^e s. avant JC au III^e s. de notre ère. Il n'est pas exagéré d'affirmer que c'est au cœur des Présocratiques que se loge le *berceau de la pensée occidentale*.

I. Les présocratiques

- a. Les philosophes égaux aux physiciens, qui étudient la nature, du grec *phusis*. Ils affirment les quatre éléments qui constituent la base de l'Univers : l'eau, l'air, la terre et le feu.
- b. Leurs pensées sont teintées de mythologie, de polythéisme, d'orientalisme, de réincarnationisme, d'atomisme, etc.
- c. Premier grand mouvement : les Sophistes (Protagoras, Gorgias, Prodicos, Hippias). Premiers professionnels du savoir. L'idée du *discours fort*, qui insiste sur l'art oratoire et la force de persuasion par la parole. Humanisme exacerbé : « l'homme est la mesure de toute chose », (Protagoras). Les bases de l'agnosticisme, de l'ontologie et de la phénoménologie avec Gorgias.

II. Les socratiques

A. Socrate (470-399 av. JC)

- a. Réaction contre les Sophistes qui prétendent tout savoir.
- b. Ironie socratique : Dialogue entre le maître et le disciple. Questionnement qui vise à faire prendre conscience au disciple de son *pseudosavoir*.
- c. La maïeutique : accouchement des esprits. Dialogue qui aboutit à la découverte de la vérité chez le disciple. Réminiscence = redécouverte de la vérité.
- d. Aboutissement du « Connais-toi, toi-même ». Approfondissement du sujet connaissant.
- e. La morale socratique : le mal vient de l'ignorance.

B. Platon (427-348 av. JC)

- a. Disciple de Socrate. Fonde l'Académie.
- b. Thèse de l'ascension dialectique, distinction entre le monde sensible et le monde intelligible. Texte illustratif : le *Mythe de la Caverne*.

C. Aristote (385-322 av. JC)

- a. La réalité de la substance composée de matière et de forme.
- b. Les quatre causes de l'univers : matérielle, formelle, efficiente et finale.
- c. L'éthique de la vertu. (*Éthique à Nicomaque*).

III. Les postsocratiques

A. L'épicurisme

- b. Conception matérialiste du monde et de l'homme. Références aux atomistes.
- c. Ataraxie = absence du trouble de l'âme. La mort n'est plus à craindre ; l'âme n'a pas d'existence indépendante du corps.
- d. L'éthique du bonheur. Jouir de l'instant présent sans excès.

B. Le stoïcisme

- a. Fondateur : Zénon de Cittium (336-264 av. JC).
- b. Le Stoïcisme impérial ou tardif : Sénèque (1^{er} s. ap. JC), Épictète (50-125) et Marc-Aurèle (121-180).
- c. Panthéisme = Dieu est le monde.
- d. Morale de la liberté (libre de ses opinions) et morale d'acceptation (conserver sa liberté « sur le trône comme dans les chaînes »).

La philosophie chrétienne médiévale

« La philosophie médiévale est d'abord celle du message chrétien : à l'idéal de rationalité se substituent le visage et le modèle de la foi, l'idée de l'accès au mystère de Jésus par la croyance et l'amour ». Les philosophes médiévaux tentent de concilier les vérités fournies par la foi avec la réflexion rationnelle. Sorte de synthèse entre la foi et la raison, dans le but d'édifier une philosophie sur base de la religion révélée.

Plusieurs éléments propres à cette période qui couvre 1 000 ans, du V^e au XV^e s. :

- a. Tension entre Fidéisme et Rationalisme.
- b. Apport des philosophes de l'Orient : Avicenne et Averroès.
- c. Le cas Aristote : Retour et Rejet.
- d. Naissance des Universités : Paris, Bologne, Oxford.
- e. L'ordre des dominicains (Dominique, 1170-1221) : lutte contre les hérésies (les cathares).
- f. Albert le Grand (1206-1280), dominicain, spécialiste d'Aristote, maître de Thomas d'Aquin, permet l'émancipation intellectuelle de la chrétienté.

I. Augustin (354-430)

- a. Retour à Platon et la vision des deux mondes : sensible et intelligible.
- b. Réconciliation de la foi et de la raison ; idée du *savant chrétien* qui doit faire usage des sciences profanes et de la philosophie pour aboutir à une bonne exégèse biblique.
- c. La question éthique : la nécessité du mal.
- d. Œuvres : Les *Confessions* et la *Cité de Dieu*.

II. Thomas d'Aquin (1225-1274)

- a. Équilibre entre le fidéisme et le rationalisme.
Raison et foi viennent toutes deux de Dieu.
- b. Les cinq voies qui mènent à Dieu ou les cinq preuves de l'existence de Dieu.
- c. Retour à Aristote.

La philosophie moderne

Référence à la Renaissance et à l'Humanisme : Érasme (1469-1536), *Éloge de la folie* et Thomas More (1477-1535), *Utopie*.

I. Le rationalisme

A. René Descartes (1596-1650)

- a. Père de la pensée moderne. Fondateur du Rationalisme.
- b. Le *Discours de la méthode* (1637). Forme d'autobiographie intellectuelle revêtant trois aspects : autobiographique, scientifique et philosophique.
- c. Les quatre grandes règles de la méthode cartésienne : évidence, analyse, synthèse, dénombrement.

- d. Le rationalisme de Descartes : le primat de la raison.
- e. Le doute : douter de tout, faire table rase de ses précédents acquis. *Douter* et *penser*, deux actions étroitement liées.
- f. « Je pense, donc je suis » : en latin, *cogito ergo sum*. C'est dans le doute que je découvre la certitude que j'existe.

B. Pascal (1623-1662)

- a. Un génie de son temps : à la fois scientifique, théologien et philosophe.
- b. Conversion au Jansénisme en 1646.
- c. Les *Provinciales*, les *Écrits sur la grâce* (1656-1657), tentative d'apologie de la foi chrétienne.
- d. Les *Pensées* de Pascal. Œuvre inachevée, publication posthume.
- e. Quelques *pensées* : Misère et grandeur de l'homme, les deux infinis, le divertissement, les raisons du cœur (« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas » = anti-cartésianisme).

B. Spinoza (1632-1677)

- a. Rationaliste, grand connaisseur de Descartes.
- b. Juif, excommunié de la communauté juive en 1656.
- c. Œuvre majeure : *Traité théologico-politique*, 1670.
- d. Primat de la raison. Images et idées : c'est l'idée de l'homme qui fait que l'homme existe. Tout ce qui existe est déterminé par la raison. Les idées sont vraies, éternellement complètes et adéquates. Le faux résulterait d'une absence d'idée et n'existe donc pas.
- e. Dieu. Dieu est la *substance* qui existe par elle-même ; l'existence de Dieu est une nécessité ; un être absolument infini. Approche panthéiste.
- f. Rationalisme positif : la raison est la véritable vertu.

II. L'empirisme

Mouvement anglo-saxon présent aux XVII^e et XVIII^e s. À la base de cette philosophie on retrouve Thomas Hobbes (1588-1679) et Francis Bacon (1561-1626). L'empirisme déclare l'expérience comme source première de connaissance. Le principe de la pensée *a priori* est exclu = opposition au rationalisme.

A. John Locke (1632-1704)

Essai sur l'entendement humain, 1690. La connaissance a pour origine l'expérience. Au départ notre intelligence est vide d'idées : c'est une table rase sur laquelle rien n'est inscrit. Toutes nos idées viennent de l'expérience qui modèle notre esprit.

B. George Berkeley (1685-1753)

Traité sur les principes de la connaissance humaine, 1710. La seule réalité est celle de l'esprit qui perçoit. Quelques-unes de ces perceptions viennent d'un esprit « plus fort » reconnu comme Dieu. La réalité du monde extérieur s'explique par Dieu dont les perceptions s'imposent à nous. Dieu s'impose à nous par la nature qui en est le langage.

C. David Hume (1711-1776)

Traité de la nature humaine, 1739. A la base de toute connaissance se situent l'observation et l'expérimentation. Hume décèle dans le raisonnement humain le principe de la causalité (principe de relation entre cause et effet). La causalité est une habitude mentale qui, se fondant sur les liens de cause à effet, ne repose pas sur un fondement objectif. Une sorte de préjugé sans fondé qui soit observé ou expérimenté sur le fait. Hume rejette les preuves de l'existence de Dieu et l'idée de la cause première. Pour lui, la religion ne concerne que la foi et non la connaissance. Présence d'un scepticisme métaphysique et religieux.

III. L'idéalisme allemand

A. Emmanuel Kant (1724-1804)

Toute la pensée de Kant s'inscrit dans les trois *critiques* : *Critique de la raison pure*, *Critique de la raison pratique* et *Critique de la faculté de juger*. Toute cette philosophie *critique* entend répondre à la question suivante : « Que peut légitimement notre raison ? », « quelles sont les limites de notre savoir ? ».

a. *Critique de la raison pure*

La critique est une sorte de *traité de méthode*, dont le but est de mettre au jour les conditions et capacités de toute connaissance légitime possible. Distinction entre les jugements analytiques et les jugements synthétiques. Au sein des jugements synthétiques, il y a les jugements synthétiques a priori et a posteriori. Les jugements synthétiques a posteriori découlent d'une constatation empirique ; les a priori devancent l'expérience. Pour Kant, c'est dans le sujet connaissant qu'il faut chercher le fondement de la possibilité des jugements synthétiques a priori.

La critique de la raison pure distingue trois sources de la connaissance humaine :

- i. La sensibilité : le domaine des sensations et intuitions immédiates.
- ii. L'entendement : compréhension, intelligence. Les choses sont connues par rapport au sujet connaissant et pour lui.
- iii. La raison : la faculté de dépasser le monde sensible ; l'entendement qui se dégage de toute référence à une expérience possible. Illusion métaphysique que Kant nomme dialectique transcendante.

b. *Critique de la raison pratique*

Grande place à la morale, à *ce qui doit être*. La moralité implique un impératif. L'*impératif catégorique* qui pose l'action comme une nécessité absolue, sans condition ni raison.

c. *Critique de la faculté de juger*

Notion de finalité qui suggère deux formes de jugements :

- i. Le jugement esthétique.
- ii. Le jugement téléologique : notion de finalité naturelle.

B. Hegel (1770-1831)

Hegel discerne trois grandes crises qui bousculent l'Allemagne de son temps : morale, politique et théologique. La philosophie est avant tout *la connaissance de la connaissance*. Deux aspects de la connaissance : *ce qui est connu* (la nature ou l'objet) et *ce qui connaît* (le moi ou le sujet). Importance du rapport *sujet/objet*.

Hegel propose un idéalisme absolu ; pour lui la connaissance de l'absolu est possible. L'hégélianisme se veut une philosophie de l'immanence = l'absolu, c'est le sujet universel dont toutes les choses ne sont que le développement dialectique. Hegel appelle *dialectique*, « le mouvement rationnel supérieur, à la faveur duquel des termes en apparence tout à fait séparés passent les uns dans les autres spontanément, par le fait même de ce qu'ils sont, l'hypothèse de leur séparation se trouvant ainsi éliminée ». Ces trois moments de la démarche dialectique sont : la thèse – l'antithèse – la synthèse.

L'aboutissement du chemin dialectique permet au sujet de contenir la totalité de l'objet. On parle d'Idéalisme absolu : « La phénoménologie de l'esprit est en même temps prise de conscience de l'absolu par lui-même et le chemin de l'âme qui en se purifiant s'élève à l'esprit ».

C. Arthur Schopenhauer (1788-1860)

a. *Le monde comme représentation*

Priorité au *sujet connaissant*. « Toutes nos représentations sont des objets du sujet, et tous les objets du sujet sont nos représentations ». Tout ce qui existe est indissociable du sujet pensant. La chose et le sujet commencent et cessent d'exister ensemble ; chacun n'étant réel et intelligible que par l'autre. La thèse est radicale : « le monde est ma représentation ». Le principe de *raison suffisante* est ce qui lie les objets réels et les représentations.

b. *Le monde comme volonté*

Schopenhauer veut dépasser le stade de la connaissance du phénomène (perception sensible), il veut dépasser le domaine de l'apparence. Ainsi le sujet de la connaissance saisit le corps de deux manières : comme représentation et comme volonté. La volonté n'est pas soumise au principe de raison suffisante, elle est inconsciente, dépendant de la *représentation* pour prendre conscience d'elle-même, elle est « de l'autre côté du monde », elle est éternelle. C'est de la volonté que part la route « unique et étroite » qui peut mener à la vérité. Pour Schopenhauer, « c'est en partant de nous-mêmes qu'il faut chercher à comprendre la Nature, et non pas inversement chercher la connaissance de nous-mêmes dans celle de la Nature ».

c. *Le pessimisme*

Pour Schopenhauer, l'expérience confirme la thèse du pessimisme. Le monde est absurde, sans raison ; l'homme est voué au malheur et à la souffrance. « La vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui ». Vie et bonheur sont contradictoires et incompatibles. La vie est une tragi-comédie ; l'individu vit constamment dans l'ombre de la mort, la vie est vanité.

IV. Le postidéalisme

A. Kierkegaard (1813-1855)

La pensée de Kierkegaard est indissociable de sa vie et de son éducation religieuse chrétienne austère. Considéré comme le père de l'existentialisme. Son intention philosophique est de réapprendre aux hommes ce qu'est exister *humainement* et de les amener au *devenir chrétien*. L'existence est à la fois existence générale dans le monde et existence individuelle..., mais c'est dans le religieux (christianisme) que l'homme parviendra à une pleine réalisation de son existence. Cette thèse est éclairée par la théorie des trois stades de l'existence :

- a. Le stade *esthétique*. Celui qui traverse la vie dans la jouissance, dans l'indifférence, la liberté, sans engagement, ... Comme Don Juan ou le Juif errant. Une façon de vivre qui tôt ou tard conduit au désespoir.
- b. Le stade *éthique*. Vivre dans le général, conformément aux lois, une vie sérieuse faite de devoir et d'engagement.
- c. Le stade *religieux*. Le stade par excellence qui se caractérise par la souffrance. L'individu se trouve dans un rapport avec l'Absolu, ce qui échappe à toute pensée. Tension de l'éthique et du religieux. Perdre la tête pour Dieu, croire en la vertu de l'absurde, renoncer à la raison, devenir martyr. Pour Kierkegaard, la souffrance est essentielle à la vie chrétienne ; croire c'est renoncer à tout, c'est risquer tout pour atteindre l'Absolu. (Comme Abraham).

B. Nietzsche (1844-1900)

Par sa philosophie, Nietzsche annonce le nihilisme. Négation absolue de toutes les valeurs, pessimisme radical, affirmation du rien et du néant. Pour Nietzsche, son époque est victime de décadence et le nihilisme veut la sanctionner. Cette décadence est un phénomène morbide, un fléau redoutable qui atteint l'humanité dans ses valeurs, ses institutions et ses nations. Cette décadence touche tous les domaines et conduit Nietzsche à poser les affirmations suivantes :

- a. La « mort de Dieu ».
Cette « mort de Dieu » souligne la constatation angoissante de l'abîme d'une vie privée de ses buts et de ses valeurs. C'est l'apparition de l'absurde ; le néant des valeurs est dévoilé. Nietzsche critique ouvertement le christianisme de son temps.
- b. La transmutation des valeurs et le surhomme.
À la duperie des préjugés moraux, Nietzsche oppose un esprit libre, affranchi, qui crée ses propres valeurs. La transmutation des valeurs ne peut s'opérer que par le surhomme. Le surhomme est quelque chose de plus que humain ; il est l'incarnation d'une puissance essentiellement créatrice. Il incarne la souveraineté de la volonté de puissance où le penseur et le créateur ne font qu'un. Le surhomme s'impose comme le destructeur de tous les idéaux et le créateur de nouvelles valeurs.
- c. Le retour éternel.
Cette notion (référence au bouddhisme) veut battre en brèche toute notion de finalisme et vient détrôner Dieu. « Le retour éternel brise la croyance idéaliste selon laquelle le cours du monde est régi par un plan providentiel visant à instaurer le règne de la morale ; et qui, par voie de conséquence, oblige à expliquer, par l'introduction de la catégorie morale de la faute, le décalage désolant entre cette bonté de Dieu et le cours habituel du monde. A cette culpabilisation démobilisatrice que provoque l'emploi abusif de la notion de finalité, le retour éternel oppose l'affirmation salvatrice de l'innocence du devenir : représentons-nous cette pensée sous sa forme la plus redoutable ; l'existence telle qu'elle est n'ayant ni sens ni fin, mais revenant inéluctablement sans aboutir au néant : le retour éternel ».

XIX^e S.

C. Karl Marx (1818-1883)

Marx remet en cause l'idéalisme philosophique, qui réduit la vie à n'être qu'une dialectique des idées en feignant d'ignorer l'origine et la réalité pratique des problèmes qu'il affronte. Or la réalité humaine est celle de l'aliénation économique et de l'exploitation sociale. C'est cela qu'il faut penser et transformer.

Dans sa démarche, Marx développera les thèses suivantes :

- a. Critique de la religion : *aliénation religieuse* = « la religion est l'opium du peuple ».
- b. Le matérialisme historique : (forces productives et rapports de production).
- c. Critique du système capitaliste : *lutte des classes sociale* et *aliénation économique*.
- d. La révolution communiste : « en finir avec l'exploitation de l'ouvrier ».

La philosophie au XX^e siècle

I. La phénoménologie

La phénoménologie est la description des phénomènes, c'est-à-dire de ce qui se présente immédiatement dans la conscience. Cette notion est rattachée à Edmond Husserl (1859-1938). Husserl parle d'*intentionnalité* : « toute conscience est conscience de quelque chose ». Elle se transcende et se dépasse vers le monde.

La phénoménologie se veut une philosophie de la transcendance qui présente à la fois une méthode et un système. Cette notion a largement influencé les philosophes de l'existence qui en ont fait un de leurs principes majeurs.

Husserl développe le concept de *réduction* : la *réduction historique* qui fait abstraction de toutes les doctrines philosophiques et la *réduction eidétique* qui met entre parenthèses l'existence individuelle de l'objet étudié pour ne s'intéresser qu'à son essence.

II. Les philosophies de l'existence

Plusieurs philosophes sont à ranger dans ce courant : Heidegger (1889-1976), Jaspers (1883-1969), Sartre (1905-1980), Gabriel Marcel (1889-1973), Merleau-Ponty (1908-1961), etc.

Tous ces philosophes ont été influencés par la phénoménologie de Husserl et ont été rejoints par d'autres penseurs comme Albert Camus (1913-1960). Les philosophies de l'existence tentent de poser clairement le problème de l'existence concrète et individuelle dans un monde absurde.

Heidegger parle de l'homme, comme l'*être-là*, le *dasein*. L'existence (l'être du *dasein*) est décidée par chaque *dasein*, dans le choix des possibilités qui lui sont propres. Il peut s'y gagner ou s'y perdre, c'est-à-dire se tenir dans le mode d'être de l'authenticité, s'il se réalise lui-même, ou dans celui de l'inauthenticité, s'il se laisse imposer son choix de l'extérieur. Le *dasein* est un être libre, car libéré de la domination du *on*, mais c'est aussi un *être pour la mort*, ce qui révèle sa finitude, sa nullité et génère l'angoisse.

Pour **Sartre**, l'existentialisme tient dans sa formule célèbre : « l'existence précède l'essence ». Autrement dit, je dois d'abord prendre conscience de mon existence pour être ceci ou cela (essence). L'homme de Sartre est un être libre, condamné à être libre, cons-

tamment tiraillé entre l'en soi (indépendant de la conscience, opaque) et le pour soi (l'être de l'homme déterminé par la conscience).

III. Le structuralisme

Le structuralisme s'attache aux *structures*, c'est-à-dire à « des ensembles dans lesquels chaque élément est fonction de tous les autres : dans ces ensembles, ce qui compte, ce sont essentiellement les relations entre les éléments bien davantage que les éléments eux-mêmes »¹. Le structuralisme veut repenser les problèmes philosophiques dans un esprit de logique pour ne s'intéresser qu'à leur structure formelle. Généralement on pose la linguistique comme point de départ du structuralisme avec Ferdinand de Saussure (1857-1913) qui avait montré que toute langue devait être considérée comme un système.

La méthode structuraliste a été appliquée à plusieurs domaines des sciences humaines. On peut citer quelques illustres représentants :

- a. La linguistique : Roman Jakobson (1896-1982), Noam Chomsky (1928-)
- b. L'anthropologie : Claude Lévi-Strauss (1908-)
- c. La psychanalyse : Jacques Lacan (1901-1981)
- d. La philosophie : Michel Foucault (1926-1984), Louis Althusser (1918-1990), Michel Serres (1930-)
- e. La critique littéraire : Roland Barthes (1915-1980), Jacques Derrida (1930-2004), Tzvetan Todorov (1939-).
- f. L'histoire : Georges Dumézil (1898-1986).

IV. La philosophie morale

Les philosophes *moralistes* définissent l'homme comme un être social et collectif ; un être fait de droits, mais surtout de devoirs, un être *pour l'autre*, qui ne peut se dérober à ses responsabilités. Plusieurs représentants :

A. Henri Bergson (1859-1941)

Mouvement « intuitionniste ». Concepts de *moral* et de *social* : « Je ne suis moral que dans mon rapport avec autrui dans un système social ». Distinctions entre *morale close* (ensemble de règles et d'habitudes sociales) et *morale ouverte* (référence à la morale individuelle indépendante de la routine et de la conformité).

B. Emmanuel Mounier (1905-1950)

Le *personnalisme*. La personne est une catégorie morale et une fonction sociale. Le devoir est d'emblée un devoir collectif (personnalisme communautaire). La personne est vue comme sujet dirigé vers autrui, comme sujet aimant : « On pourrait presque dire que je n'existe que dans la mesure où j'existe pour autrui, et à la limite : être, c'est aimer ».

C. Vladimir Jankélévitch (1903-1985)

Tout ce qui est humain pose un problème moral. L'homme obligé de faire des choix qui soient éthiquement acceptables. Ce qui compte, c'est de reconnaître les droits de l'autre et que l'autre reconnaisse les miens.

¹ Jacqueline Russ, *Histoire de la philosophie de Socrate à Foucault*, Hatier, 1998, p.147.

D. Emmanuel Levinas (1906-1995)

Se posant face à ses maîtres Husserl et Heidegger, sa pensée est une remise en question de l'ontologie, de l'être en tant qu'être au profit d'une éthique de la responsabilité. Le *toi* est avant le *moi*, ce n'est pas un concept construit, comme dans la pensée phénoménologique. De ce fait, le moi, qui n'est pas puisqu'il est en devenir, surgit sous l'injonction de l'Autre qui le fait être. Autrui est celui qui me fait être. « Autrui est l'infini qui brise ma totalité car le visage qui me regarde et me parle fait éclater le monde clos. »

V. Quelques philosophes contemporains

A. Hannah Arendt (1906-1975)

« Femme, juive, mais pas allemande », Hannah Arendt se définissait comme telle. Née dans une famille cultivée de juifs réformés, elle est philosophe, théoricienne du politique. Sa contribution majeure réside dans sa réflexion sur la modernité, c'est-à-dire la rupture du fil de la tradition, exposé dans *La crise de la culture*. Il s'agit de penser le politique, à savoir le monde qui existe entre les hommes et sa raison d'être dans le monde contemporain, où il est plus que jamais nécessaire. Elle s'intéressa au totalitarisme et en fit une analyse qui continue à faire autorité. En mettant sur le même plan stalinisme et nazisme, elle contribua à systématiser le nouveau concept de *totalitarisme*.

B. Léon Chestov (1866-1938)

Ennemi de la pensée systématique, fidèle à la tradition philosophique russe où l'existential, le réel précède toute conscience rationnelle, Chestov affirme que la philosophie authentique, source de liberté, se fonde sur l'expérience du désespoir et non sur la raison raisonnée. Dans une position du *tout ou rien*, il affirmera que la raison contraignante et limitée s'oppose à la foi qui est par essence une liberté absolue. « La métaphysique est libre, elle ne peut ni ne veut être une science. »

C. André Comte-Sponville (1952-)

Philosophe humaniste s'inspirant de Spinoza et de Montaigne et se rattachant à la tradition sceptique et matérialiste qui affirme qu'il n'y a d'être que de matière. Réhabilitant la quête de la sagesse et des vertus, toute sa réflexion se dessine au travers d'une *spiritualité sans Dieu* où l'idée du bonheur est la seule préoccupation essentielle. De ce fait, la philosophie est une attitude et une sagesse avant d'être un discours. « La morale peut être à la fois relative dans sa source et universalisable dans son horizon ».

D. Gilles Deleuze (1925-1995)

Sa pensée remet en cause la tradition d'Aristote à Hegel qui affirmait le primat de la raison universelle et de la logique sur toute autre réalité. Dès lors, pour lui, la philosophie n'est plus un savoir ni un enseignement dogmatique, une sorte de paradis de la pensée pure dominée par l'Un parméniénien mais une pratique critique et multiple. En *anti-Cédipe*, il proclame que le *désir* est le mode essentiel de toute activité et de toute pensée. En nietzschéen, il affirme et revendique un *oui* à la réalité, à l'immanence qui est un flux de vie...

XXeS.

E. Jacques Derrida (1930-2004)

Il est le grand penseur de la déconstruction qui est l'art de faire ressortir la multiplicité des sens refoulés par une certaine pratique de la pensée rationnelle. Il s'agit de mettre en évidence la pensée sensible, vivante, enfouie sous nos pensées abstraites, rationnelles afin d'y trouver un langage habité. C'est en faisant corps avec le langage que la pensée est vivante. De ce fait, la poésie, langage où tout vit, est la richesse cachée des paroles philosophiques. « Mes paroles me surprennent moi-même et m'enseignent ma pensée ».

F. Luc Ferry (1951-)

S'opposant à l'anti-humanisme de Foucault et de Deleuze, il s'inscrit dans l'héritage de Kant et de l'humanisme en redonnant à l'homme la place qui est la sienne, en respectant en lui son caractère irréductible. Pour lui, l'homme doit être considéré comme hors des déterminations qui régissent les phénomènes naturels car il est le transcendantal, l'a priori de la pensée et de la vie. « Parler d'un humanisme transcendantal, c'est affirmer le mystère au cœur de l'être humain, sa capacité à s'affranchir du mécanisme qui règne sans partage dans le monde non humain...c'est supposer l'homme capable de choisir entre le Bien et le Mal... ».

G. Marcel Gauchet (1946-)

Il tente de comprendre le sujet moderne en interrogeant l'histoire, l'histoire des religions et la psychanalyse. Cette lecture approfondie de l'histoire lui fait dire que la raison moderne n'a pas tout inventé et que la Déclaration des Droits de l'homme n'est pas la matrice de l'homme en tant qu'homme. « Au sein de notre univers, il existe une spécificité proprement révolutionnaire du christianisme et de son développement occidental ».

H. André Glucksmann (1937-)

Qualifié de philosophe engagé, il commence sa carrière comme chercheur au CNRS où il se penche notamment sur les tenants, les aboutissants et des stratégies de guerre, en collaboration avec le sociologue Raymond Aron. Il a participé notamment aux événements de mai 68 et milité en faveur des résistants à l'oppression soviétique. Par la suite, il a affiché son soutien à la cause tchéchène. Philosophe de gauche, il fustige cependant cette dernière quand elle se croit moralement infaillible.

I. Michel Foucault (1926-1984)

Comme un *archiviste* de la pensée, il a cherché à comprendre ce qu'il y a dans le sous-sol de notre culture marquée par le triomphe des sciences humaines. Il en déduit qu'en voulant faire de l'homme un objet, les sciences humaines l'ont néantisé, effacé, lui, qui est avant tout un sujet. Dès lors, l'homme se meurt au profit du langage, des discours qui se tiennent sur lui. « Si les dispositions du savoir dont l'homme a été l'objet venaient à disparaître comme elles sont apparues, alors, on peut bien parier que l'Homme s'effacera... »

J. Alain Finkielkraut (1949-)

Le fil qui traverse son œuvre est la critique du modernisme, notamment du relativisme culturel où tout se vaut et l'individualisme narcissique que l'on trouve chez les *situationnistes*, au profit d'une défense de la culture, de la pensée libre, constitutive de la démocratie en opposition à une société de masse où règne l'uniformité. Dès lors, comme Lévinas, il s'interroge sur le rapport à l'Autre dans la vie individuelle.

K. Jürgen Habermas (1929-)

Sa pensée est influencée par Max Weber et Kant. Il est un penseur de l'éthique de la discussion. Comme Kant, il pense qu'il est possible de se mettre d'accord rationnellement sur ce qui est juste et injuste mais, à la différence de celui-ci, l'évaluation des normes ne se fait pas au sein du fort intérieur de chacun en regard de « l'impératif catégorique » mais par le biais « d'un principe de discussion qui doit ressembler autant que possible à une situation de liberté de parole absolue et de renoncement aux comportements dits stratégiques ».

L. Bernard-Henri Lévy (1949-)

Plus journaliste que philosophe, Bernard-Henri Lévy fait figure de chef de file du courant des *nouveaux philosophes*. C'est la parution, en 1977, de *La barbarie à visage humain* qui créa le phénomène « BHL ». Cet essai souleva des débats passionnés en faisant le procès du fascisme aussi bien que celui du marxisme. Le modèle dont se réclame et s'inspire ouvertement Bernard-Henri Lévy est celui de Sartre, soit celui d'un philosophe investi dans les événements et les luttes de son temps, pour qui le monde est aussi bien un terrain d'étude que d'intervention. B.-H. Lévy pense qu'appartient à la philosophie la responsabilité d'alerter les consciences et de prendre le risque du jugement en politique. On lui reproche souvent son omniprésence sur la scène médiatique.

M. Michel Onfray (1959-)

Il se réclame de la tradition des *penseurs du soupçon* (Nietzsche, Freud, Marx), qui ont brisé la transparence du cogito cartésien. Ce faisant, il propose une pensée matérialiste humaniste partant du réel, un art de vivre hédoniste axé sur l'existence, la culture des arts et du savoir, l'épanouissement, le plaisir, le rapport à soi et le rapport à autrui. Comme Comte-Sponville, il invite l'individu au cours de son existence à « penser sa vie et vivre sa pensée... ».

N. Ilya Prigogine (1917-2003) – Isabelle Stengers (1949-)

Leur pensée nous enseigne qu'il peut y avoir du progrès à l'intérieur même de la coexistence des contraires. Autrement dit, le désordre renvoie à l'ordre. Ainsi le temps est donc pensable et n'est pas pur écoulement où le passé et le futur jouent le même rôle, où les lois de la physique classique réversibles et déterministes s'appliquent automatiquement. Dès lors, dans « cette conception il n'y a plus de singularité initiale, plus de Big Bang, mais une instabilité créatrice de matière... Comme si le temps précédait l'essence et l'existence... » (I. Prigogine).

O. Paul Ricoeur (1913-2005)

De confession protestante, il a consacré sa réflexion à l'analyse du sujet, de son action et de son rapport au temps. Il a mis en valeur les conflits d'interprétation en faisant dialoguer l'herméneutique avec la linguistique, la psychanalyse, la phénoménologie et l'exégèse biblique. Pour lui, la volonté (cogito) est le faire actif qui assume l'involontaire qui est en dehors de moi, notamment mon corps, et qui le fait mien. Je suis un moi en situation corporelle. Par conséquent, le cogito n'est pas le foyer de tout sens mais reçoit son sens d'un autre foyer qui l'éclaire. De ce fait, entre la conscience de soi (cogito) et la connaissance de soi s'ouvre une médiation qui intègre un savoir objectif justifiant le fondement de sa pensée herméneutique où la philosophie apparaît comme le déchiffrement d'un réel qui

nous dépasse. « Je me découvre comme l'être dont l'être même consiste à comprendre, à interpréter. »

P. Michel Serres (1930-)

Comme Leibniz, Michel Serres affirme que tout renvoie à tout, que chaque chose reflète l'ensemble des autres choses de son point de vue. Ainsi, le propre de la pensée est de penser autrement, de faire circuler le savoir, de traduire, de communiquer... Toute son œuvre, placée sous le signe d'Hermès, le dieu grec des carrefours et des passages, nous révèle, lié à la mouvance du sens, le relativisme des concepts philosophiques. Le savant est un passeur. « Comme le poète qui interprète notre âme et la vie, il fait communiquer à sa façon l'intelligence et le monde ».

Q. George Steiner (1929-)

Pour lui, l'art exprime la présence d'une réalité transcendante face à un monde où le Mal et les rapports entre la culture et la barbarie posent question : « Je suis convaincu que les œuvres d'un Homère, d'un Goethe, d'un Dostoïevski, d'un Beethoven, d'un Picasso, ne peuvent exister dans un monde totalement séculier et qu'elles posent la question de l'existence de Dieu. La musique, en particulier, me démontre la réalité d'une présence, d'une transcendance... J'ai essayé de passer ma vie à comprendre pourquoi la haute culture n'a pas pu enrayer la barbarie, pourquoi elle en a été souvent l'alliée, le décor, le chœur au sens du chœur d'une tragédie grecque ».

R. Tzvetan Todorov (1939-)

Ses idées s'inscrivent dans la tradition humaniste de Montaigne, Rousseau... Elles se portent principalement sur l'altérité des cultures différentes, sur la question du *nous* et des *autres*.

En théoricien de la philosophie structuraliste et au regard de la psychanalyse de Lacan, contrairement à Machiavel et Hobbes, il ne considère pas la communauté comme un organisme intrinsèquement mauvais mais voit en elle le moyen, pour l'homme, de combler son besoin d'estime.

S. Alfred Whitehead (1861-1947)

Sa pensée métaphysique, aux accents panthéistes, nous parle d'un Dieu ni créateur ni transcendant qu'il identifie à un *potentiel* immanent présent dans toute particule de matière. En néo-darwinien, il oppose à l'évolutionnisme darwinien *gradualiste* un principe de changement dépourvu de toute idée de progrès, qui engendre un devenir non continu où les transformations se font par sauts brusques sans passer par des *formes transitoires*.

T. Ludwig Joseph Johann Wittgenstein (1889-1951)

Influencé par Schopenhauer et Kierkegaard notamment, sa pensée montre les limites de la faculté de connaître de l'homme ainsi que les limites du langage. Dès lors la philosophie a pour but de s'occuper de la description et de l'analyse de tous les langages, des usages, des fonctions de ceux-ci. « La philosophie n'est pas une théorie mais une activité. Le résultat de la philosophie n'est pas de produire des propositions philosophiques, mais de rendre claire des propositions ».

Parcours théologique

Panorama sélectif de courants théologiques protestants et catholiques du XX^e s.

Théologie et Herméneutique

Pour **Gerhard Ebeling** (né en 1912), l'herméneutique est toute la théologie et la théologie est l'herméneutique. Le travail de la théologie est d'exprimer le discours biblique en termes contemporains. L'herméneutique constitue le processus au travers duquel le texte biblique nous parle. Il s'agit de rendre audible et accessible le discours biblique pour les hommes de son temps.

Ebeling formule ainsi un des principes majeurs de l'herméneutique moderne :

« Notre tâche n'est pas de nous en tenir à une interprétation acquise une fois pour toutes, mais de poursuivre assidûment le travail de réinterprétation continue de l'Évangile... Le contenu de la foi chrétienne ne se trouve pas fixé définitivement dans les formulations du passé ; sans cesse il doit être cherché et trouvé à nouveau dans cet événement de la Parole où la foi s'exprime toujours de façon nouvelle et où la lumière se lève sur la réalité de notre vie »¹

Quelques grands courants

I. Théologie de la sécularisation et de la mort de Dieu

Les théologies de la sécularisation et de la mort de Dieu sont des mouvements qui apparaissent dans les années 1960-1965, essentiellement aux États-Unis et dans les milieux anglo-saxons. Ce sont avant tout des mouvements qui s'inscrivent dans un contemporain profondément séculier où Dieu n'a plus aucune réalité. L'accent est mis sur le modernisme. La théologie proposée est sans lien avec la vie d'église. Le Christ y trouve un nouveau visage et l'église n'est plus le repère social et culturel.

Dietrich Bonhoeffer (1906-1945) est, à juste titre, considéré comme l'initiateur d'une vision séculière de la théologie. Toute la démarche théologique de Bonhoeffer a été de poursuivre le discours de Dieu dans un monde a-religieux, dans une société où le Dieu de la Bible ne rencontre plus d'échos et dans un monde dominé par le chaos absolu. Mais c'est le théologien protestant **Friedrich Gogarten** (1887-1967) qui a été le premier à faire du phénomène contemporain de la sécularisation un thème proprement théologique.

La sécularisation n'est pas quelque chose d'extérieur ou d'opposé à la foi chrétienne, elle est un processus d'autonomisation de l'homme face au monde et de responsabilisation pour le monde ; en ce sens, la sécularisation est un phénomène postchrétien, c'est-à-dire un fait suscité par la foi chrétienne. Mais c'est un processus qui s'est détaché de ses origines chrétiennes.

¹ Cité par J. Sperna Weiland, *La nouvelle théologie*, DDB, Bruges, 1969, p.122.

« Pour Gogarten, l'espérance est que l'autonomie ne se détache pas de Dieu, que la sécularisation ne dégénère pas en coupant ses racines chrétiennes ; mais en même temps, que l'Église renonce à christianiser ou à ecclésiastiquer le monde, qu'elle devienne une Église de l'intériorité qui vit de la parole, une Église de la responsabilité, qui respecte la sécularité et qui vive – selon une heureuse formule – dans une solidarité sincère et ouverte avec le monde »¹

Les principaux représentants de la théologie de la sécularisation et de la mort de Dieu sont :

- a. **Gabriel Vahanian**, *La mort de Dieu* (1961). Cet ouvrage donne le nom au mouvement.
- b. **Harvey Cox**, *La cité séculière* (1965). Référence majeure pour la théologie de la sécularisation.
- c. **Thomas J.-J. Altizer**, *L'Évangile de l'athéisme chrétien* (1966).
- d. **William Hamilton**, *La nouvelle essence du christianisme*.
- e. **Paul M. Van Buren**, *La signification séculière de l'Évangile* (1963).

II. Théologie politique

Principal représentant :

Jean-B. Metz (1928-), *Pour une théologie du monde*, 1968 ; *La foi dans l'histoire et dans la société*, 1977.

Metz veut proposer un nouveau rapport *foi et politique*. Selon lui les différentes tâches de la théologie politique sont :

- ✓ défendre l'individu ;
- ✓ critiquer les idéologies ;
- ✓ mobiliser la force de l'amour chrétien ;
- ✓ promouvoir une nouvelle conscience dans l'Église
- ✓ transformer les rapports Église et Société.

On peut voir la théologie politique comme une « herméneutique politique de l'Évangile », comme « l'herméneutique théologique d'une éthique politique ». Cette théologie tend à développer une « conscience politique de la théologie chrétienne ».

Les préoccupations politiques en théologie sont vitales dans l'élaboration d'un christianisme qui veut développer la citoyenneté de chaque individu et confronter ce dernier à ses responsabilités dans la société et la culture de son temps.

III. Théologie de l'espérance

Principal représentant : **Jürgen Moltmann**, *Théologie de l'espérance*, 1970.

Source philosophique : Ernst Bloch, *Le Principe Espérance*.

L'idée motrice du *Principe de l'espérance* est qu'en toutes choses, on ne saura le dernier mot qu'à la fin des temps. Il s'agit donc d'une espérance essentiellement eschatologique. Ainsi pour Moltmann, le christianisme est essentiellement eschatologie ; l'eschatologie, ce n'est pas uniquement la doctrine des choses dernières, c'est aussi l'espérance de la foi

¹ Rosino Gibellini, *Panorama de la théologie du XX^e siècle*, Cerf, Paris, 1994, p.153.

chrétienne. Pour Moltmann la perspective eschatologique est à tous égards le fondement de la foi chrétienne. Il fait de l'espérance le principe herméneutique de toute l'Écriture. Pour Moltmann, les évangiles sont des récits de personnes nourries d'une espérance eschatologique.

On assiste dans la théologie de Moltmann, à une primauté ontologique du futur sur le présent ; l'avenir a pouvoir sur ce qui est présent aujourd'hui. L'accomplissement futur (cf. la parousie, la résurrection finale) est la seule vérification possible et imaginable du témoignage de la résurrection. L'eschatologie doit être mise en corrélation directe avec l'espoir d'un futur. C'est dans l'*eschaton* qu'aura lieu la véritable révélation de Dieu.

IV. Théologie de la libération en Amérique latine

La théologie de la Libération constitue un mouvement *latinos* par excellence, dans le sens où cette théologie a pris naissance et s'est développée essentiellement en Amérique latine. Mouvement catholique dont on retient les théologiens suivants :

- a. **Gustavo Gutierrez**, *Théologie de la libération*, 1971 ; *La Force historique du pauvre*, 1979.
- b. **Leonardo Boff**, *Jésus-Christ libérateur*, 1972.
- c. **Jon Sobrino**, *Christologie à partir de l'Amérique latine*, 1976.
- d. **Juan Luis Segundo**, *L'homme d'aujourd'hui devant Jésus de Nazareth*, 1982.
- e. **Hugo Assman**, *Oppression – libération, un défi pour les chrétiens*, 1971.

Débuts : 1960-1970.

Origine : Conférence de l'épiscopat latino-américain à Medellin (Colombie), août-sept. 1968.

Thème : L'Église dans la transformation de l'Amérique latine.

Objectif : Projet théologique concret pour tout le continent latino-américain.

Cette théologie s'inscrit dans le contexte sociologique, historique et politique du continent latino-américain. Elle veut mettre en évidence les problèmes économiques, le sous-développement, les inégalités sociales, la grande pauvreté et l'emprise du pouvoir des USA sur le peuple latino-américain. Une théologie née de l'indignation éthique devant la pauvreté et la marginalisation des grandes masses de ce continent. On parlera d'une théologie situationniste, d'une théologie du salut dans des conditions concrètes, une théologie qui se veut résolument pratique et critique des instances sociales et politiques en place. Un mouvement où les théologiens sont considérés comme des révolutionnaires indignés avec une réelle tendance marxiste dans leurs démarches.

Ce mouvement associe de façon indéfectible les concepts de *théologie* et de *praxis* et tend à manifester la pertinence sociale du christianisme en mobilisant l'action de la foi chrétienne au sein d'un peuple en détresse. Dieu y est présenté comme le libérateur, plus particulièrement le Dieu de l'Exode qui libère les esclaves et les opprimés, celui qui bouscule l'ordre social et politique établi. L'image retenue de Jésus est celle d'un homme *partial* qui se range du côté des pauvres pour défendre leurs causes, celle d'un Jésus *libérateur*.

V. Théologie féministe

Principales représentantes :

- a. **Letty Russel**, *Théologie féministe*, 1974.
- b. **Elisabeth Schüssler Fiorenza**, *Théologie féministe comme une théologie de la libération*, 1975 ; *En mémoire d'elle*, 1983.

La théologie féministe veut redonner à la femme sa juste valeur et restaurer sa place dans le paysage théologique. Pour atteindre cet objectif, elle entend réagir contre les doctrines et les interprétations bibliques, concernant la femme, fixées par la théologie traditionnelle. La théologie féministe réagit avant tout contre la théologie conservatrice, c'est-à-dire contre la lecture patriarcale des textes bibliques. C'est une sorte de « théologie de la libération de la femme ».

Cette théologie veut réagir contre la dominance masculine des propos bibliques et contre les interprétations misogynes de la Bible. Elle envisage d'intégrer dans son étude de la Bible des techniques de recherches historiques, sociologiques et théologiques sur les femmes. Cette nouvelle approche herméneutique se donne trois tâches principales :

- ✓ Critiquer la tradition androcentrique (centrée sur l'homme, le mâle).
- ✓ Récupérer les histoires cachées et perdues d'épisodes clés concernant des femmes.
- ✓ Aboutir à une théologie inclusive de la totalité de l'expérience humaine.

VI. Théologie noire

Principal représentant : **James Cone**, *Black Theology and Black Power*, 1969 et *La Noirceur de Dieu*, 1975.

« La thèse centrale de la théologie noire est que Dieu est noir. Non seulement Dieu n'est pas daltonien, mais il n'y a pas de place pour un Dieu incolore ; non seulement Dieu prend la couleur au sérieux, mais il la prend sur lui : la noirceur de Dieu signifie que Dieu fait de la condition des opprimés sa propre condition. C'est une affirmation qui peut être embarrassante pour la théologie blanche. Celle-ci pourrait tout au plus concéder que Dieu se préoccupe des Noirs, mais la théologie noire lui jette au visage cette affirmation tranchée : Dieu est noir, parce qu'il est du côté des opprimés. Mieux encore : Nous devons devenir Noirs avec Dieu !, et cela n'est possible que si l'on s'associe à son œuvre de libération des opprimés, et donc, dans l'Amérique blanche, à l'œuvre de libération des Noirs. Cela peut devenir difficile non seulement pour les Blancs, mais pour les Noirs eux-mêmes, s'ils se montrent accommodants avec les Blancs » (Gibellini, *op. cit.*, page 459).

VII. Théologie des images

Principaux représentants :

- a. **Jérôme Cottin**, *Le regard et la parole. une théologie protestante de l'image*, 1994
- b. **Pierre Prigent**, *Ils ont filmé l'invisible. la transcendance au cinéma*, 2003

La pensée protestante s'est souvent arrêtée aux querelles iconoclastes qui ont marqué la Réforme pour reléguer l'image au rang des représentations idolâtriques du divin. De nouvelles recherches historiques sur l'iconoclasme protestant, ainsi qu'une attention aux contextes médiatique et social dans lequel se pense la théologie contemporaine, nous invitent à repenser le refus protestant des images.

Figures marquantes de la théologie protestante

I. Paul Tillich (1886-1965)

Œuvres majeures :

Philosophie de la religion, 1971², 1925 ; *Théologie de la culture*, 1968 ; *Théologie systématique*, 3 volumes, 1951-1963.

Chez Paul Tillich, c'est la subjectivité de l'être humain écoutant la Parole et doutant de son message qui est au centre de son œuvre. Ce n'est pas le pécheur qui l'intéresse, mais celui qui doute. Tillich tend à mettre en corrélation les questions que l'homme de notre temps se pose à propos de Dieu et les réponses que le témoignage biblique peut lui apporter.

Tillich connaît plusieurs périodes dans sa vie ; une première période dite du « premier enseignement » (1919-1926), une deuxième période dite du « socialisme religieux » (1926-1933) et une troisième période, américaine, où il rédige sa *Théologie Systématique*. Durant cette période, Tillich reprend le problème ontologique en relation avec la psychanalyse, la théologie et les arts. De cette période, on retient surtout son ouvrage : *Le courage d'être*. Dans *Le courage d'être*, Tillich redéfinit les concepts du péché et de la grâce. Pour lui, l'homme doit avoir le courage d'accepter d'être accepté de Dieu. « La grâce triomphe du péché et la réconciliation comble le fossé de la séparation. Cette expérience n'exige rien, aucun a priori moral, religieux ou intellectuel, rien que l'acceptation »¹ Pour Tillich, la foi n'est pas un « tenir-pour-vrai », c'est une adhésion confiante au Dieu du pardon en dépit de ce que je suis. Pas d'assurance doctrinale ou dogmatique.

II. Dietrich Bonhoeffer (1906-1945)

Œuvres majeures :

Résistance et soumission, 1963 ; *Tentation*, 1963 ; *Le Prix de la grâce*, 1963 ; *De la vie communautaire*, 1963 ; *Éthique*, 1965.

Ce que l'on retient de Dietrich Bonhoeffer, c'est son combat pour la défense des Juifs persécutés par le régime nazi. Combat que Bonhoeffer a payé de sa vie. L'œuvre de Bonhoeffer se veut polyphonique et multidimensionnelle. On peut tracer de lui le portrait suivant : un homme de foi et de prière, un véritable guide spirituel ; un prédicateur solitaire et un pasteur intransigeant ; un militant et un prisonnier politique (en référence à son combat contre les thèses d'Hitler) ; un poète philosophe (allusion aux poèmes écrits en prison) ; un grand humaniste. La plupart de ses écrits ont été écrits en captivité et publiés après sa mort grâce à son ami Bethge.

La Christologie

Au centre du projet théologique de Bonhoeffer se trouve cette question : « Qui est le Christ pour nous aujourd'hui ? Qu'attend-il de nous ? Que devons-nous faire pour le suivre ? ». C'est le questionnement du *Christ pour nous* qui réside au cœur de sa christologie et cette question conduit l'homme à se poser la question essentielle : « Qui suis-je ? ». Pour Bonhoeffer, seul le Christ de la foi compte, c'est-à-dire le Christ incarné en notre

¹ Henry Mottu, *Dieu au risque de l'engagement*, Labor et Fides, 2005, page 35.

chair et le Ressuscité. Le Jésus de Bonhoeffer est celui qui a rencontré pleinement toutes les ambivalences de l'humanité et qui permet d'inclure dans la vie chrétienne tous les sentiments fondamentaux qui caractérisent notre être. Il est question d'un Jésus qui humanise, qui rassure et redonne confiance.

Le « monde majeur »

Le monde majeur, c'est le monde devenu adulte ; un monde qui apprend à se tirer d'affaire dans toutes les questions de l'existence sans avoir besoin de recourir systématiquement à l'hypothèse Dieu. Pour Bonhoeffer, ce monde *émancipé* offre au chrétien la chance de se libérer des fausses représentations de Dieu, qui ont eu tendance parfois à infantiliser la foi chrétienne. Le chrétien doit désormais accepter son appartenance à un monde majeur, émancipé, en perte de religieux et y voir, non un obstacle, mais l'occasion d'un véritable engagement au service de ceux qui souffrent, en suivant l'exemple du Christ. La notion de *monde majeur* est directement liée au contexte de Bonhoeffer qui est la montée du nazisme en Allemagne et à la difficulté pour l'Église confessante d'espérer un retour du religieux et une restauration du christianisme en confessant sa foi.

III. Karl Barth (1886-1968)

Œuvre magistrale : *Dogmatique*, (1932-1967), 26 tomes édités en français de 1953 à 1969.

Importance de la prédication

Pour Barth la prédication est la parole de Dieu prononcée par Dieu lui-même. Dieu utilise comme il lui plaît le service d'un homme qui parle en son nom à ses contemporains, par le moyen d'un texte biblique. Une sorte d'affirmation *verticaliste* de la transcendance absolue de la parole de Dieu.

La dogmatique

L'objet de cette *somme*, (œuvre inachevée), est une théologie de la parole de Dieu, révélée en Jésus-Christ, attestée par l'Écriture, annoncée par l'Église.

Pour Barth « la dogmatique, discipline théologique, est l'examen scientifique auquel l'Église chrétienne soumet le contenu des paroles qu'elle prononce sur Dieu »

Élection, prédestination et universalisme

Universalisme dialectique : Tout homme est à la fois *pécheur* et *sauvé* devant Dieu. Tous, y compris ceux qui ne font pas le pas vers Dieu, sont sous sa grâce.

IV. Rudolf Bultmann (1884-1976)

Œuvres principales : *Interprétation du Nouveau Testament* », 1955 ; *Jésus*, 1926 ; *Mythologie et démythologisation*, 1964 ; *Foi et Compréhension*, 4 volumes, 1969-1970 (1933-1965) ; *Le christianisme primitif dans le cadre des religions antiques*, 1949 ; *Théologie du Nouveau testament*, 2 volumes, 1948-1953.

Principales approches de sa théologie

La démythologisation et l'interprétation existentielle. Prise de conscience du revêtement mythique du monde biblique.

Pour Bultmann, *démythologiser*, c'est traduire les expressions mythiques des Écritures dans un langage adéquat, c'est aussi refuser l'idée que le message biblique soit intrinsèquement lié à une vision ancienne et dépassée du monde. L'herméneutique qu'il propose

visent donc à retrouver le message (*kérygme*) central du texte interprété. Celui-ci doit être traduit dans un langage qui correspond à l'intentionnalité du texte biblique. Pour Bultmann, ce langage est celui qui a été développé par la philosophie existentielle.

V. Albert Schweitzer (1875-1965)

Œuvres : *Le secret historique de la vie de Jésus*, 1961 ; *Vivre : paroles pour une éthique du temps présent* (recueil de prédications), 1970.

Principes de sa théologie

- Une philosophie engagée, une doctrine de l'engagement et de l'action.
- Le respect de la vie. « Tout ce qui protège et encourage la vie, c'est le bien ; tout ce qui la détruit et la mutilé, c'est le mal ».
- L'éthique du respect de la vie conduit à Jésus. Ce n'est pas Jésus qui est la base de l'éthique, mais c'est l'éthique qui est la base de la croyance en Jésus.
- La question eschatologique ; doctrine du Royaume de Dieu. L'*eschatologie consé- quente* de Schweitzer d'après laquelle le Royaume de Dieu, pour Jésus, était proche lorsqu'il envoya ses disciples en mission (Matthieu 10). Jésus ne se serait pas attendu à les voir revenir avant la venue du Royaume. L'éthique prêchée par Jésus n'était dès lors qu'une morale intermédiaire, valable seulement jusqu'à la venue du Royaume. Mais le Royaume n'arrivant pas, Jésus aurait forcé les choses en se déclarant Fils de l'homme et en le payant de sa vie.

VI. Hans Jonas (1903-1993)

Hans Jonas est un philosophe juif allemand. Elève de Bultmann et de Heidegger, ami de Hannah Arendt. Son œuvre marquante est : *Le concept de Dieu après Auschwitz. Une voix juive* (1984). Dans ce court ouvrage, Hans Jonas esquisse « la figure paradoxale d'un Dieu présent à Auschwitz mais impuissant face à l'événement parce qu'il a renoncé à la maîtrise de l'histoire pour confier le monde à la garde de l'homme » La question que Jonas se pose par rapport à Auschwitz, est : « Quel est ce Dieu qui a pu laisser faire ? ». « L'intention de Jonas est de restituer aux victimes anonymes d'une barbarie sans précédent la part d'immortalité qui leur a été confisquée par les bourreaux ; leur bâtir un tombeau ; réciter le Kaddish à leur mémoire violente¹ ».

Hans Jonas développe une quadruple image de Dieu :

- un Dieu qui souffre.
- un Dieu en devenir, dans le sens d'un Dieu affecté, altéré, transformé dans son état par la souffrance des hommes.
- un Dieu soucieux, c'est-à-dire impliqué.
- un Dieu qui n'est pas tout-puissant. Pour Hans Jonas, après Auschwitz on ne peut défendre une toute-puissance divine qui, ou bien ne serait pas bonne mais inhumaine ou bien resterait entièrement incompréhensible.

Mais pour Jonas, si Dieu semble s'être retiré du monde, l'homme est plus libre et est donc appelé à la responsabilité ; c'est aux êtres humains de prendre le relais, de porter une responsabilité envers le monde qui inclut la prise en charge du destin de la transcendance.

¹ Henry Mottu, *op.cit.*, pages 73-74.

Figures marquantes de la théologie catholique

I. Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955)

Jésuite, paléontologue et sinologue de renommée internationale.

La pensée

- a. Optimisme : T. de Chardin opte pour un monde et une humanité résolument optimistes et positifs. Pour lui, le monde et l'humanité progressent toujours vers un devenir meilleur.
- b. Vision cosmique de l'univers. Le *phénomène humain* s'inscrit dans une ascension vers le point Oméga, et cette progression *positive* se fait en quatre sphères. Ainsi s'affichent selon T. de Chardin les quatre étapes de cette évolution :
 - i. L'hylosphère – la matière – la prévie.
 - ii. La Biosphère – la vie.
 - iii. La Noosphère – la pensée.
 - iv. La Christosphère – le point Oméga.

II. Karl Rahner (1904-1984)

Œuvre majeure : *Traité fondamental de la foi*, 1976.

La théologie

- a. La théologie transcendantale : approche anthropologique qui part de l'auto expérience de l'homme et qui se demande comment la vérité chrétienne peut lui correspondre.
- b. La christologie *ontologique* : la question est de savoir quel est le sens de l'incarnation de Christ pour le sujet existentiel, *transcendantal*.
- c. La sotériologie et les *chrétiens anonymes* : les « chrétiens anonymes », ce sont les hommes qui n'ont pas été évangélisés et qui cependant sont justifiés par la grâce du Christ. Le salut n'est pas exclusivement réservé aux chrétiens *officiels*. Position universaliste du salut.

III. Hans Küng (1928-)

Œuvres : *L'Église*, 1968 ; *Être chrétien*, 1978 ; *Dieu existe-t-il ?*, 1981 ; *Projet d'éthique planétaire. La paix mondiale par la paix entre les religions*, 1991.

Hans Küng accorde une importance primordiale au dialogue interreligieux et essentiellement œcuménique. Selon lui, il n'y aura pas de survie possible sans un éthos planétaire, c'est-à-dire une éthique universelle de la responsabilité. Il n'y aura pas de paix mondiale sans paix religieuse. Il n'y aura pas de paix religieuse sans dialogue interreligieux.

IV. Eugen Drewermann (1940-)

Parmi ses œuvres : *Les Fonctionnaires de Dieu*, 1993 ; *Les Structures du mal*, 3 volumes, 1978 ; *La Parole qui guérit*, 1993.

Approche psychanalytique du message chrétien biblique. En porte-à-faux avec l'Église catholique, réagissant ouvertement contre le célibat imposé des prêtres. Son livre *Les Fonctionnaires de Dieu* s'y consacre amplement. Un « pavé dans la mare » dans lequel Drewermann critique les dogmes catholiques en matière de chasteté et de sexualité. C'est en psychanalyste qu'il se propose de faire l'exégèse des récits des évangiles.

Les principales sources de sa théologie

- (1) Kierkegaard et la philosophie de l'angoisse ; (2) la psychanalyse, (Freud et puis Jung) ;
- (3) l'histoire des religions dans une approche œcuménique ; (4) Sartre et l'existentialisme ;
- (5) la théologie de la Libération à laquelle il se réfère beaucoup.

Les principaux fondements de sa pensée

- a. La dénonciation de l'angoisse et la lutte (curative, philosophique et théologique) entreprise contre toute pathologie.
- b. La conviction que chacun doit s'épanouir en son être (cœur – esprit – corps) et non se sacrifier ou être sacrifié à une institution.
- c. Le refus de toute oppression et même de toute autorité, toujours susceptible d'en venir, par abus de pouvoir, à des manifestations de type dictatorial.